



SARAH MORGAN

*Rendez-vous
à Central Park*



SARAH MORGAN

*Rendez-vous à
Central Park*

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
JEANNE DESCHAMP



Titre original :

SUNSET IN CENTRAL PARK

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

© 2016, Sarah Morgan.

© 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Couple : © GETTY IMAGES/FOTOSTORM/ROYALTY FREE

Arbre : © FOTOLIA.COM/LAMA_ISLAND/ROYALTY FREE

Building : © FOTOLIA.COM/VLADMARK/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : A. NUSSBAUM

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-6438-6 — ISSN 2271-0256

*Ce livre-ci est pour ma chère amie Dawn,
avec toute mon affection.*

« *Jamais le cours d'un amour sincère ne fut paisible.* »

— WILLIAM SHAKESPEARE

Chapitre 1

« *La Belle au bois dormant n'avait pas besoin d'un prince, mais d'une bonne tasse de café serré.* »

— FRANKIE

Frankie s'était préparée mentalement aux cœurs qui palpitent d'émotion, aux fleurs et aux sourires. Mais pas aux larmes.

— Crise en cours, les filles. A 2 heures.

Elle tapota son oreillette et entendit la voix d'Eva en réponse :

— Comment ça, une crise à 2 heures ? Il est déjà 15 h 5 !

— Je ne te parle pas de l'heure, mais de la *position*. La crise en question se déroule face à moi, légèrement sur la droite.

Il y eut un temps de silence. Puis, de nouveau, la voix d'Eva :

— A côté du pommier, tu veux dire ?

— Oui, voilà.

— Et ça n'aurait pas été plus simple d'annoncer « à côté du pommier » ?

— Si je dois me balader avec une oreillette de talkie-walkie pro, et avoir l'air pro, je tiens aussi à m'exprimer comme une pro.

— Ça fait plutôt FBI que designer floral, ton vocabu-

laire. Et je ne vois pas ce qui pourrait motiver une crise. L'organisation est au point, la météo grandiose, la déco des tables exquise et les gâteaux sont superbes — cela dit en toute modestie. Notre future mariée est rayonnante et les invitées devraient arriver d'un instant à l'autre.

Frankie scruta la jeune femme ratatinée contre le tronc d'arbre.

— Sans vouloir te décevoir, le rayonnement de notre future épousée est au degré zéro. Elle pleure comme une Madeleine, la pauvre. Je suis la personne la moins qualifiée au monde pour m'exprimer sur la psychologie des futures mariées, mais il me semble que ce n'est pas la réaction habituelle pour un enterrement de vie de jeune fille. Normalement, si elle a décidé de se marier, c'est qu'elle considère la vie conjugale comme une perspective heureuse, je me trompe ?

— Ce sont peut-être des larmes de joie ? Au niveau quantité, qu'est-ce que ça donne ? Elle pleure de quoi mouiller un Kleenex ou une boîte de mouchoirs complète ?

— Elle pleure de quoi créer une rupture de stock planétaire. C'est un vrai déluge. Je commence à comprendre pourquoi on appelle ça un « enterrement » de vie de jeune fille.

— Oh non. Son maquillage va être fichu. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

— Peut-être qu'elle vient de se rendre compte qu'elle aurait dû choisir le gâteau au chocolat au lieu du baba à l'orange ?

— Frankie...

— Autre hypothèse : elle est revenue à la raison in extremis et elle s'est juré de tout arrêter pendant qu'il en est encore temps. Je peux la comprendre. Si j'étais sur le point de me marier, je verserais un torrent de larmes

et on m'entendrait me lamenter jusqu'à l'autre bout de Manhattan.

Un soupir lui vibra à l'oreille.

— Tu avais promis de laisser ta phobie du mariage au vestiaire et de fermer la porte à double tour.

— Ma phobie a dû se faufiler par le trou de la serrure.

— Pour cet événement, on reste dans le *mood*, tu te souviens ? Sourire et optimisme de rigueur.

Frankie reporta son attention sur la future mariée, qui sanglotait de plus belle.

— Ce que j'ai sous les yeux n'est pas vraiment adapté au « *mood* », alors. Cela dit, nous avons eu un été sec. Le pommier doit apprécier l'arrosage.

— *Frankie !* Arrête avec ton cynisme ! Dépêche-toi d'aller la réconforter, plutôt. Glisse-lui un bras autour des épaules et dis-lui que tout va bien se passer.

— Tu plaisantes ? Cette pauvre fille est sur le point de se marier. Comment veux-tu que j'aille lui dire que « tout va bien se passer » ?

Frankie en avait des sueurs froides. S'il y avait bien une chose qu'elle détestait encore plus que les enterrements de vie de jeune fille, c'était les mariages.

— Tu sais que j'ai le mensonge en horreur, Eva.

— Mais ce n'est pas un mensonge ! Il y a des milliers... que dis-je ? des *millions* de gens de par le vaste monde qui se marient, qui font des enfants, et qui vivent parfaitement heureux !

— Dans les contes de fées, oui. Dans la vraie vie, ils se volent dans les plumes, couchent à droite et à gauche, puis finissent par divorcer. Invariablement dans cet ordre.

Frankie fit un effort draconien pour laisser ses idées négatives de côté et passer en mode constructif.

— Vas-y, toi, Eva. L'amour fait partie de ton champ

d'expertise. Tu sais que le sentimental-tactile, c'est pas pour moi.

— Pas de panique. Je m'en charge, les filles.

Cette fois, c'était la voix de Paige qui s'élevait dans l'oreillette. Quelques secondes plus tard, Frankie vit son amie se hâter dans sa direction, foulant d'un pas décidé la pelouse entretenue avec une précision millimétrique. Paige avait l'air fraîche comme une rose malgré l'humidité et la chaleur new-yorkaise.

— Que faisait la future mariée juste avant de fondre en larmes ?

— Elle a reçu un appel.

— Tu as pu entendre ce qu'elle disait ?

— Je n'espionne pas les conversations téléphoniques. Peut-être qu'il y a eu un effondrement boursier ou un truc comme ça. Cela dit, vu les dimensions de la maison de papa-maman, il faudrait un gros krach pour mettre la famille sur la paille.

Frankie repoussa les cheveux qui tombaient sur son front moite.

— On ne pourrait pas se spécialiser dans les événements en intérieur, plutôt ? Je meurs de chaud.

C'était le genre de journée estivale humide qui vous collait les vêtements à la peau et vous faisait rêver de boissons glacées et d'une clim réglée à fond.

Frankie eut une pensée nostalgique pour son petit appartement de Brooklyn. Si elle avait été à la maison, elle aurait repiqué ses boutures et soigné les plantes aromatiques qui colonisaient ses rebords de fenêtre, tout en regardant les abeilles flirter avec les floraisons de son petit bout de jardin. Puis, vers le soir, elle serait montée sur leur toit en terrasse avec ses amies pour partager une bouteille de vin blanc tout en regardant le soleil se coucher derrière la *skyline* de Manhattan.

Et elle aurait pensé à tout sauf aux sombres aléas du mariage.

Une main réconfortante vint se poser sur son bras et elle tourna la tête vers Paige.

— Quoi ?

— Tu es tendue. Tu détestes les mariages et tout ce qui touche à ce domaine de près ou de loin. J'aurais préféré pouvoir t'épargner ça, mais pour le moment...

— ... notre agence en est encore au stade naissant et nous ne pouvons pas nous permettre de refuser ce genre d'événements. Je sais. Et je n'ai aucun problème avec ça.

Enfin... Peut-être un ou deux quand même. Mais en tout cas, elle était là, à son poste.

Et elle savait bien qu'il ne leur était pas possible de faire la fine bouche sur le choix de leurs clients. Paige, Eva et elle avaient monté leur propre agence, Urban Génie, quelques mois plus tôt, directement après avoir été licenciées par une grosse boîte d'événementiel établie à Manhattan.

Frankie esquissa un sourire au souvenir du mélange vertigineux d'excitation et d'angoisse dans lequel elles avaient vécu au moment de la création de leur boîte. Mais, même si la décision avait été terrifiante à prendre, elles l'avaient vécue aussi comme une délivrance.

Les manettes, c'était elles qui les tenaient désormais.

Urban Génie avait été avant tout le bébé de Paige. Frankie était consciente que, sans son amie, elle serait probablement restée sans emploi. Autrement dit, sans argent pour payer son loyer. Donc contrainte de quitter son cher appartement.

Un frisson de malaise la parcourut, comme si quelqu'un avait jeté un caillou dans l'eau calme qu'était sa vie, créant des perturbations en surface.

Son indépendance était tout pour elle.

Voilà pourquoi elle serrait les dents et assurait cet

événement. Même si elle le faisait aussi par loyauté envers Paige et Eva, bien sûr.

Du bout du doigt, elle releva ses lunettes qui lui glissaient sur le nez.

— Si on nous confie une organisation de mariage, je ne me débinerai pas. Ne t'inquiète pas.

Frankie désigna d'un signe de tête la jeune femme qui pleurait toujours sous son pommier.

— Occupe-toi d'elle plutôt. Elle a plus besoin de ton aide que moi.

— OK. Je vais aller lui parler. Si les invitées arrivent, arrange-toi pour les faire patienter un moment.

Paige ajusta son oreillette.

— Eva ? Ne sors pas encore les gâteaux, OK ? Je vais d'abord aller voir ce qui se passe.

Ses cheveux bruns au vent, Paige se dirigea d'un pas ferme vers la future mariée.

Frankie ne se faisait pas de souci. Son amie trouverait une façon élégante de résoudre le problème. Elle n'était pas seulement une organisatrice-née, elle avait aussi un vrai talent pour dire la bonne chose au bon moment. Autre atout supplémentaire, crucial pour assurer le succès d'événements tels que celui-ci : Paige croyait dur comme fer aux happy ends.

Aux yeux de Frankie, ce genre de conviction relevait de l'illusion, voire du délire. Elle avait quatorze ans lorsque ses parents s'étaient séparés — son père, alors directeur des ventes d'une grosse entreprise, leur avait annoncé qu'il quittait la maison pour refaire sa vie avec une de ses jeunes collègues qui avait la moitié de son âge.

Et cela n'avait été que le début d'une longue série de désastres dans sa famille.

Le regard perdu dans la vague, elle fixa d'un œil distrait les joyeux rubans de couleur soulevés par la brise.

Comment faisaient-ils donc tous ? Quelles mystérieuses stratégies d'évitement employaient-ils pour ignorer les faits criants, nier les données statistiques accablantes, et se convaincre qu'*amour* rimait encore avec *toujours* ?

Toujours n'était qu'un leurre, un mensonge, un conte pour enfants en bas âge.

Soudain nerveuse, Frankie se passa la main dans le cou. Paige avait raison. Il n'y avait rien au monde qu'elle détestait autant que les mariages. Tout ce qui avait trait au nuptial l'oppressait, la remplissait de funestes pressentiments. Un peu comme lorsqu'on voyait une voiture foncer à vive allure sur l'autoroute en direction d'un gros carambolage. Le phénomène avait quelque chose d'inéluctable, à un point que ç'en était presque hideux. A chaque fois, cela lui donnait envie de fermer les yeux, de se boucher les oreilles et de hurler de manière stridente face à la catastrophe imminente.

Ce qu'elle ne voulait surtout pas, c'était assister au crash.

En voyant Paige prendre la future mariée en pleurs dans ses bras, elle détourna la tête. Par discrétion, se dit-elle, pour ne pas les gêner. En vérité, elle ne supportait tout simplement pas d'observer le drame de trop près. Le spectacle était trop cru. Trop réel. Voir cette femme effondrée lui rappelait des souvenirs qu'elle souhaitait oublier. Par chance, son job à elle ne consistait pas à gérer les débordements émotionnels de leurs clients. Elle était chargée des compositions florales. Si possible en respectant le ton et l'ambiance de chaque événement.

Aujourd'hui, le futur bonheur conjugal étant à l'ordre du jour, elle avait choisi des teintes crème et pastel en harmonie avec le très beau linge de table. Des célosies et des pois de senteur se mêlaient aux hortensias et aux roses dans des pichets en verre choisis pour répondre à « l'envie de simplicité » de la fiancée, pour reprendre ses termes.

La simplicité, bien sûr, était une notion toute relative. Le regard de Frankie glissa sur les deux longues tables qu'elles avaient dressées. La simplicité, pour elle, aurait consisté à distribuer quelques paniers de pique-nique aux convives gaiement éparpillés dans l'herbe. Mais les tables, en l'occurrence, étincelaient sous leur charge d'argenterie lourde et de cristal. Charles William Templeton était un avocat de renom recherché par la clientèle people. Comme il mariait sa fille unique, Robyn Rose, il ne se montrait pas regardant sur le budget. Le mariage était déjà programmé au Plaza Hotel. Au grand soulagement de Frankie, Urban Génie n'avait pas été sollicitée pour organiser l'événement.

Le brief défini avec la cliente pour son enterrement de vie de célibataire avait été le suivant : « *Garden-party* élégante avec une touche romantique ». Lorsque Robyn Rose avait mentionné les « fées des fleurs » et évoqué *Le Songe d'une nuit d'été*, Frankie avait manqué suffoquer. Mais grâce à Eva qui ne demandait pas mieux que de transformer un rêve romantique en réalité, elles avaient largement répondu à la demande.

Des chaises de location avaient été customisées avec des rubans assortis aux décorations de table. Pour tisser une atmosphère onirique, Eva avait réparti dans les arbres du jardin de délicats papillons en soie fabriqués main, et des kilomètres de dentelle ajoutaient une note de type « monde enchanté ». On aurait presque pu se croire pour de bon dans un conte de fées.

L'ombre d'un sourire glissa sur les lèvres de Frankie.

Il n'y avait qu'Eva pour être capable de concevoir un décor pareil.

Restait un unique élément de simplicité dans ce contexte : le pommier plus tout jeune qui abritait à présent la future mariée effondrée.

Frankie serrait déjà les fesses à la perspective d'avoir

à parler aux invitées, lorsque Eva apparut à son côté, les joues rosies par le soleil.

— On sait ce qui s'est passé, alors ?

— Pas encore, non. Mais je peux te garantir que l'humeur n'est pas à la fête. Paige va devoir faire des miracles.

Eva regarda autour d'elle d'un air dépité.

— Ah zut, c'était si joli, pourtant. On a vraiment bossé dur pour parvenir à ce résultat. Normalement, j'adore ces enterrements de vie de jeune fille nouvelle génération où la future mariée réunit ses amies chez elle. C'est un peu comme une transition entre la vie d'avant et la vie d'après — la dernière étape avant que les jeunes mariés partent vers leur destinée commune, main dans la main sur fond de soleil couchant.

— Le coucher de soleil, c'est ce qui précède immédiatement l'obscurité des ténèbres, Ev.

— Tu ne pourrais pas au moins essayer de faire *semblant* de croire au travail que nous faisons ?

— Mais j'y crois fermement, je te jure ! Nous sommes une structure d'événementiel et nous excellons dans notre spécialité. Mais pour moi c'est un gagne-pain, rien d'autre.

— Tu vois les choses sous un angle tellement clinique ! Mais il y a aussi une part de magie dans notre métier, affirma Eva en effleurant d'un air rêveur une aile de papillon. Parfois nous sommes comme des fées qui aident certains souhaits à devenir réalité.

— Mon souhait à moi, c'était de monter avec mes deux meilleures amies une agence d'événementiel qui marche, donc effectivement je peux te donner raison sur ce point. Mais il n'y a aucune magie là-dedans, à part peut-être le fait qu'on soit encore capables de tenir debout après une journée de boulot de dix-huit heures. La fée caféine, oui, elle est magique, je te l'accorde. Et par chance, je suis capable de faire une bonne déco florale même si je ne

crois pas aux happy ends. Ma responsabilité ne concerne que l'élément végétal.

Et elle adorait ça. Son histoire d'amour avec les plantes avait commencé très tôt, lorsqu'elle avait appris à se réfugier dans le jardin pour échapper aux tensions de la sphère domestique. Les plantes pouvaient être un art comme elles pouvaient être une science. Et elle les avait étudiées à fond, consciente que chacune avait des besoins particuliers. Certaines espèces trouvaient leur bonheur à l'ombre, comme les fougères, les gingembres et l'arisème. D'autres étaient des adoratrices du soleil, comme les céanothes et les coréopsis. Chaque plant requérait un environnement optimal. Placé au mauvais endroit, un sujet même robuste pouvait dépérir et mourir. Il fallait à chacun un habitat adapté pour s'épanouir.

Ce en quoi les plantes ne se distinguaient pas tant que cela des humains.

Elle adorait choisir la bonne fleur pour le bon événement, prenait plaisir à concevoir des arrangements mais, plus que tout, elle aimait planter, jardiner et observer le passage des saisons. De la fragile écume des floraisons printanières aux élégantes harmonies ocre et fauves des feuillages et baies de l'automne, chaque période de l'année multipliait ses dons.

— Elles sont belles, tes fleurs, d'ailleurs, reprit Eva en examinant l'un des bouquets que Frankie avait arrangés dans des pichets. Qu'est-ce que c'est ?

— Tu n'arrives même pas à reconnaître une rose ?

— Je ne te parle pas de la rose ! Celle qui est un peu argentée, là.

— *Cineraria maritima*.

Eva lui jeta un regard patient.

— Et, les gens normaux, ils l'appellent comment ?

— Sénéçon cinéraire.

— Hum... Ça rend bien, ce gris argenté, en tout cas. Et tu les as entrelacées avec des pois de senteur.

D'un doigt songeur, Eva effleura une des fleurs-papillons d'un délicat teint pastel.

— C'était la fleur préférée de ma grand-mère, dit-elle. Je lui en mettais toujours dans un vase à côté de son lit. Les pois de senteur lui rappelaient son bouquet de mariée. J'adore la façon dont tu maries les fleurs. Tu as tellement de talent...

Le vacillement dans sa voix n'échappa pas à Frankie. Eva avait été très proche de sa grand-mère, et son décès l'année précédente l'avait fragilisée. Frankie voyait son amie batailler depuis des mois pour essayer de se relever de cette perte qui avait entamé sa joie de vivre.

Mais elle savait aussi qu'Eva ne voulait surtout pas s'effondrer alors qu'elles étaient censées assurer un événement.

— Tu sais que le pois de senteur, le *Lathyrus odoratus*, a été découvert il y a trois siècles par un moine sicilien ? Eva déglutit avec peine.

— Non. Tu sais tellement de choses sur les fleurs...

— C'est mon métier. Que penses-tu de celle-ci ? C'est une rose Dentelle de Bruges. Très nuptiale, non ? Une fleur parfaite pour toi.

Se ressaisissant, Eva hocha la tête.

— Quand je me marierai, j'en voudrais des comme ça dans mon bouquet. Tu le confectionneras pour moi ?

— Sans une hésitation. Je ferai le plus beau bouquet qu'une mariée ait jamais connu, mais s'il te plaît ne pleure pas. C'est jamais bon, quand tu pleures. J'ai toujours peur que tu finisses liquéfiée — rien qu'une petite flaque triste sur le sol.

Eva se frotta le visage avec les mains.

— Tu serais heureuse pour moi si je me mariais, alors ? Même si tu ne crois pas à l'amour ?

— S'il y a une personne au monde qui peut me prouver que je me trompe, ce sera toi. Tu mérites le bonheur. J'espère que ton Homme Idéal passera au grand galop sur son blanc destrier et t'emportera sur sa selle pour la grande course vers le bonheur conjugal.

Eva se moucha.

— La scène ferait un peu désordre en plein milieu de la Cinquième Avenue. Et je suis allergique aux chevaux.

Frankie fit un effort pour ne pas sourire.

— Avec toi, il y a toujours quelque chose.

— Merci, Frankie.

— De quoi ?

— D'avoir réussi à me faire rire. Tu es la meilleure.

— C'est sûr. Et, si tu as envie de me faire une faveur à ton tour, c'est tout de suite. Quand les invitées vont débarquer, tu pourras les accueillir à ma place ?

Frankie vit Paige tendre un énième Kleenex à Robyn Rose.

— Je suis sûre que son fiancé l'a plaquée.

— Pas forcément. Il peut y avoir tout un tas d'autres raisons. Peut-être que ce n'est rien et qu'elle a juste une poussière dans l'œil.

Frankie lui jeta un regard incrédule.

— Oui, bien sûr... Et tu crois aussi au Père Noël et à la petite souris, c'est ça ?

— Absolument. Et au lapin de Pâques.

Eva sortit prestement un minuscule miroir de son sac et vérifia la tenue de son maquillage.

— Sans parler des cloches qui t'apportent du chocolat.

— Ça ressemble à quoi, la vie sur la planète Eva ?

— C'est très beau, très doux. Et je t'interdis de contaminer mon petit univers enchanté avec tes vues cyniques sur l'existence. Il y a deux minutes, tu me parlais de l'Homme Idéal.

— C'était juste une basse manœuvre pour t'empêcher de pleurer. Je ne comprends pas que les gens s'exposent à l'épreuve fatale de l'amour alors que ce serait tellement plus simple pour eux de se poignarder la carotide et d'en finir tout de suite.

Eva frissonna.

— Tu as lu trop de romans noirs. Pourquoi ne pas essayer une romance contemporaine, pour changer ?

— Plutôt m'achever à coups de couteau de cuisine dans la poitrine.

Couteau ou pas couteau, son cœur était en charpie. Elle avait Robyn Rose sous les yeux, mais c'était sa propre mère qu'elle revoyait, pitoyable tas de chagrin affalé sur le carrelage de la cuisine. Son père, le visage livide, enjambait son corps secoué de sanglots et passait la porte, laissant le soin à sa fille de quatorze ans de se débrouiller avec les pots cassés.

Eva glissa son bras sous le sien alors qu'elle fixait sans le voir le pommier devant elle.

— Un jour, probablement au moment où tu t'y attendras le moins, tu tomberas amoureuse, Frankie.

C'était de l'Eva tout craché de sortir des pronostics pareils.

— Jamais, non.

Consciente que son amie était dans un état vulnérable, elle s'efforça de formuler son opinion en douceur :

— L'amour a le même effet sur moi que l'ail sur les vampires. Et puis j'adore être célibataire. Ne me regarde pas de cet air compatissant. C'est un choix pour moi, pas une sentence. Ni un état temporaire que je subis en attendant mieux. Il ne faut pas avoir de la peine pour moi. J'adore la vie que je mène.

— Tu dis toujours ça, mais imagine un corps chaud contre lequel te blottir la nuit...

— Avec la température qu'il fait en ce moment ? Et tu voudrais que je renonce à dormir en diagonale dans le lit ? Que je me prive de lire des polars jusqu'à 4 heures du mat' ? *Jamais.*

— Un livre ne peut pas remplacer un homme !

— Je ne suis pas d'accord. Un livre apporte quasiment l'équivalent d'une relation amoureuse. Un bouquin peut te faire rire, te faire pleurer, te faire oublier qui tu es. Il te transporte dans des mondes différents et t'apprend des milliers de choses. Tu peux même aller dîner avec lui quelque part. Et si tu te lasses de sa compagnie rien ne t'empêche de zapper et de passer au suivant. C'est plus ou moins ainsi que ça se passe avec un partenaire amoureux, non ?

A la différence de son père, sa mère, elle, ne s'était jamais remariée. Plutôt que de prendre une nouvelle fois le risque de jeter son dévolu sur un seul homme, elle avait choisi de faire dans le quantitatif et consommait désormais du mâle avec une ardeur boulimique que rien ne semblait plus devoir freiner.

Eva l'écoutait d'un air désolé.

— Tu vas recommencer à me faire pleurer. Et l'intimité dans tout ça ? Tu peux connaître un livre, mais le livre, lui, ne te connaît pas.

— Je peux me passer d'être connue.

Oh ! surtout pas ça ! Si elle avait quitté la petite île où elle avait grandi, c'était précisément pour cette raison : les gens en savaient trop à son sujet. Chaque détail intime — et embarrassant au plus haut point — de sa vie privée avait été de notoriété publique.

Paige vint les rejoindre à grands pas.

— Bon. L'appel téléphonique, c'était le fiancé, annonçait-elle d'un ton professionnel et décidé. Il laisse tomber le mariage.

Eva émit un son étranglé.

— Oh non ! C'est horrible pour elle.

Le ventre de Frankie se noua, même si elle avait déjà deviné de quoi il retournait.

— Peut-être que ce n'est pas si horrible que ça. Et que ça la sauve, au contraire.

— Comment peux-tu dire cela, Frankie ?

— Parce que ce mec ne sait pas ce qu'il veut, de toute évidence. Il l'aurait trompée tôt ou tard et elle se serait effondrée. Il vaut peut-être mieux que tout s'arrête maintenant avant qu'il lui ait fait trois enfants et qu'ils aient adopté cent un chiots dalmatiens. Ça limite les dommages collatéraux.

Et comme elle refusait d'admettre à quel point elle se sentait amère de voir ses pronostics pessimistes confirmés, elle se pencha pour retirer les roses Dentelle de Bruges des pichets.

— Dalmatiens ou pas dalmatiens, cent un chiots, c'est épuisant pour n'importe quel couple, lâcha Eva d'un ton qui se voulait léger.

— Et tous les hommes ne trompent pas leur femme.

Paige regarda l'heure sur son téléphone et l'espace d'un instant le diamant à son doigt capta le soleil et brilla de mille feux.

Frankie eut un sursaut de culpabilité à sa vue.

Elle aurait dû garder pour elle ses sombres considérations sur le mariage. Eva était une romantique finie et Paige venait de se fiancer.

— Ce sera différent pour toi et Jake, marmonna-t-elle. Vous faites partie de ces rares couples qui sont réellement faits pour durer. Ne faites pas attention à mes élucubrations, toutes les deux. Je suis désolée.

— Tu n'as pas à être désolée.

Paige agita la main et le diamant scintilla de nouveau.

— Toi et moi, nous n'avons pas les mêmes attentes dans la vie. Et c'est très bien comme ça.

— Je ne suis pas toujours très marrante.

— Tu es fille de parents divorcés. Et cela n'a pas été un divorce facile. Nos expériences passées conditionnent en partie notre façon d'être aujourd'hui.

— Des fois, je me dis que j'en fais quand même un peu trop, à jouer les rabat-joie à plein temps. Ce n'est pas moi qui ai divorcé, après tout, ce sont mes parents.

Paige haussa les épaules.

— Mais tu as vécu les répercussions de très près et ça t'a marquée. C'est comme lorsqu'on lave une chaussette rouge avec un chemisier blanc. L'une déteint sur l'autre.

Frankie faillit sourire.

— Je suis quoi, dans ton histoire ? Le chemisier blanc ? Je ne suis pas sûre que ce soit vraiment mon style.

Eva l'examina d'un œil connaisseur.

— Je suis d'accord. Tu serais plus du style kimono de karaté.

— Robyn Rose est montée se remaquiller, annonça Paige, revenant aux considérations professionnelles du moment. Ses invitées vont arriver d'une minute à l'autre. Je vais aller leur expliquer la situation.

— On annule tout, je suppose ?

— Absolument pas, non. On maintient, mais ce n'est plus un enterrement de vie de jeune fille, c'est une réunion festive entre amies. Une célébration de l'amitié.

Frankie se détendit légèrement. Avec l'amitié, elle n'avait aucun problème. C'était un sentiment qu'elle avait toujours porté aux nues.

— C'est joli, comme idée. Comment tu t'es arrangée pour retourner la situation, Paige ?

— Je lui ai fait remarquer que les amis étaient là pour partager les bons et les mauvais moments. Même si elles

ont été invitées pour les bons, si ce sont de vraies amies, elles resteront pour la soutenir.

— Et il n’y a rien de tel pour le moral que le champagne, les fraises et le soleil, approuva Eva. Tiens, la voilà qui revient.

Frankie se dirigea vers le pichet de fleurs sur la seconde table. Paige tendit la main pour l’arrêter.

— Elles sont superbes. Pourquoi veux-tu les enlever ?

— Les fleurs sont censées être dans la tonalité de l’événement. Et ces petites roses sont beaucoup trop nuptiales pour une fête de l’amitié.

Sans attendre que Paige lui donne sa bénédiction, Frankie les retira de chaque bouquet et les jeta dans la bordure. Les délicats pétales chutèrent à terre.

Et elle s’efforça de ne rien voir de symbolique dans son geste.

Frankie et ses amies regagnèrent leur *brownstone* à Brooklyn une heure à peine avant le coucher du soleil.

En nage, irritable et le moral plus sombre que jamais après les événements de la journée, Frankie fouilla dans son sac pour en extirper ses clés.

— Si je ne rentre pas chez moi dans les cinq secondes, je meurs fondue sur place.

Paige s’immobilisa devant la porte d’entrée.

— L’un dans l’autre, on peut dire que ça ne s’est pas mal passé.

— Moi je trouve que c’est quand même rude, la façon dont il a plaqué Robyn Rose ! protesta Eva, indignée.

Paige fronça les sourcils.

— Je parlais de l’événement. Qui lui s’est déroulé à la perfection. Ça s’arrose, non ? Jake doit passer. On se retrouve sur le toit pour boire un coup ?

Frankie n'était certainement pas d'humeur à arroser quoi que ce soit.

— Pas ce soir, non. J'ai rendez-vous avec un bon bouquin.

Elle ne s'attarderait pas sur le destin trahi de Robyn Rose. Ne s'interrogerait pas sur la capacité de cette fille à se relever de cette épreuve. Ne se demanderait pas si celle-ci aurait le courage d'aimer de nouveau après une claque pareille. Ce n'était pas son problème.

Au moment où elle allait ouvrir, sa clé lui échappa des mains et elle vit Eva échanger un regard avec Paige.

— Ça va aller, Frankie ?

— Oui, oui, ça va. J'ai juste pris un coup de chaud.

Et le ciel n'était pas seul en cause dans l'affaire. Elle s'était aussi trouvée exposée à une marmite émotionnelle en pleine ébullition. Frankie ramassa la clé et s'essuya le front.

Eva secoua la tête.

— Tu devrais te mettre en jupe. On est tellement mieux par ce genre de températures.

— Tu sais bien que je n'en porte pas.

— C'est un tort quand on a des jambes canon comme les tiennes.

Frankie tenta d'enfoncer sa clé à l'aveuglette, mais sans succès.

— Bonne soirée et à demain, les filles.

— Attends juste une seconde.

Paige plongea la main dans son gros fourre-tout où elle stockait un attirail complet allant du détachant au rouleau de scotch, en passant par le coupe-ongles.

— On a pensé que tu aurais besoin de te changer les idées après cet enterrement de vie de jeune fille. Alors on a eu envie de te faire un petit cadeau.

Touchée par le geste, Frankie prit le paquet que son amie lui tendait.

— Vous m’avez acheté un livre ?

Elle l’ouvrit et écarquilla les yeux. Son humeur morose s’était évaporée d’un coup.

— Hé ! Mais c’est le nouveau Lucas Blade ! Il ne sort que dans un mois ! Comment avez-vous réussi cet exploit ?

Elle plaqua le roman contre sa poitrine. Elle en salivait presque. Rien de tel que de se laisser tomber dans le premier fauteuil venu pour se plonger dans la lecture.

— Eva a le bras long.

Deux fossettes creusèrent les joues de leur amie à la crinière blonde.

— J’avais dit à Mitzy que tu étais fan des bouquins de Blade et elle a exercé son autorité de grand-mère pour le forcer à te dédicacer un exemplaire. Cela dit, je me demande comment tu peux trépigner d’impatience à l’idée de te plonger dans un truc intitulé *La mort fait son come-back*. Moi je resterais debout toute la nuit à hurler de terreur. La seule chose que j’aime dans ce livre, c’est la photo de l’auteur en quatrième de couverture. Il est top canon, ce Lucas. Mitzy veut me le présenter, mais je ne suis pas sûre d’avoir envie de rencontrer un homme dont le meurtre est l’unique gagne-pain. Je crains qu’on n’ait pas grand-chose en commun, Lucas Blade et moi.

— Le livre est dédicacé ?

Frankie ouvrit son exemplaire et vit son nom tracé à l’encre noire, d’une écriture ample et pleine d’assurance.

— C’est vraiment cool. Merci, merci à toutes les deux. J’avais envie de le réserver en ligne, mais le prix m’avait fait reculer. Blade a tellement de succès que ses livres sont de plus en plus chers. Je n’en reviens pas que vous ayez fait ça pour moi.

Eva lui décocha un clin d’œil.

— Si on te demandait ta définition du cauchemar, tu répondrais quoi ? Le mariage et les enterrements de vie

de jeune fille, non ? Et ça ne t'a pas empêchée de faire un super boulot quand même. Alors on a eu envie de te faire plaisir ce soir. C'est notre façon de te témoigner notre gratitude. Si l'histoire te terrifie et que tu as besoin de compagnie, n'hésite pas à cogner à notre porte.

La gorge de Frankie se noua. C'était ça, l'amitié. Comprendre quelqu'un.

— Mais j'espère bien que ça va me terrifier ! C'est le but. Eva secoua la tête d'un air dérouteré.

— Je t'adore, Frankie, mais je crois que je resterai à jamais incapable de te comprendre.

Frankie sourit. « Comprendre quelqu'un » n'était peut-être pas la bonne définition, tout compte fait. Aimer d'amitié, c'était accepter l'autre sans partager pour autant sa façon d'être ni ses convictions.

— Je suis ravie, en tout cas. Vous êtes les meilleures, les filles.

La clé finit par se glisser dans la serrure et Frankie se retrouva entre les quatre murs de son appartement-refuge. Retirer ses lunettes fut son premier réflexe sitôt la porte refermée derrière elle. Les montures étaient lourdes et elle se massa la racine du nez du bout des doigts tout en couvant des yeux son cher espace de vie. Son rez-de-chaussée n'était pas grand, mais elle l'avait arrangé à son goût, avec quelques beaux meubles dégottés sur des sites de revente en ligne. Le canapé confortablement rembourré, sauvé de justesse de la déchetterie, avait été recouvert de plaids par ses soins. Mais ce qu'elle aimait le plus, dans son appartement, c'était ses plantes. Elles colonisaient hardiment toutes les surfaces disponibles, affichant toutes les nuances de vert possibles, avec de joyeuses envolées de couleur ici et là qui formaient comme un prélude au petit jardin vers lequel elles orientaient le regard.

Frankie avait transformé sa minuscule cour entourée

de murs en une vraie tanière de feuillage et de verdure : chèvrefeuille aux odorantes floraisons roses et jaunes, clématites des montagnes et ipomées, toutes palissées sur des treillages. Partout, pots et suspensions débordaient de plantes retombantes. Pervenches, euphorbes et bacopas s'entremêlaient sur le revêtement en bois de cèdre qui avait droit à ses quelques heures de soleil chaque jour. Une lampe marocaine sur un petit guéridon servait pour les soirées qu'elle décidait de passer seule dans son domaine plutôt qu'avec ses amis sur le toit.

Le calme et la paix l'enveloppaient dans son mini jardin enchanté en pleine ville. Et la perspective de se plonger dans un livre dont elle guettait la sortie depuis des mois améliorerait son humeur de façon significative.

C'était la vie qu'elle avait choisie. La vie qu'elle aimait.

Très peu pour elle, les sentiments et leurs montagnes russes de folie qui vous mettaient l'estomac en vrac. Non seulement elle n'en ressentait pas le besoin, mais elle ne voyait vraiment pas ce que l'amour pouvait avoir d'attractif. Elle, passer une soirée entière l'œil rivé sur son téléphone, à se désespérer de ne pas voir tomber le message tant attendu ? Jamais de la vie ! Quant à gaspiller un seul mouchoir pour ces idioties, c'était hors de question. Alors une boîte de Kleenex entière...

Fascinée, elle ouvrit son nouveau polar à la première page. Mais, si elle commençait à le lire maintenant, elle ne sortirait plus le nez du roman. Elle referma le livre. Priorité numéro un : filer sous la douche et enfiler une tenue propre.

Comme le lendemain était un dimanche et que son boulot était à jour, elle pourrait lire la nuit entière si l'envie lui en prenait et dormir jusqu'à midi sans déranger personne.

Un des nombreux avantages du célibat...

Elle reposa le thriller. Non vraiment, pourquoi donc

l'écrasante majorité de ses contemporains était-elle si pressée de troquer ce statut en or contre les contraintes de la vie à deux ?

Même si elle adorait ses amies, elle était contente d'habiter seule. Paige et Eva partageaient depuis des années l'appartement au-dessus du sien. Et, même si Paige passait désormais beaucoup de temps chez Jake, elle continuait de dormir dans son ancienne chambre une partie de la semaine. Probablement plus par scrupule à l'idée de laisser Eva seule que par désir réel de se garder un lieu à elle.

Les rêves romantiques d'Eva, qui tournaient autour de la famille, Frankie pouvait les comprendre, même si elle ne les partageait pas. Il y avait famille et famille ; même elle était assez lucide pour le reconnaître. Mais la sienne avait été compliquée, exaspérante, embarrassante, égoïste et, bien trop souvent, blessante.

Le problème avec les blessures infligées par ses proches, c'était qu'elles étaient aussi tenaces qu'insidieuses. Et qu'elles refusaient de se refermer, surtout. Sans doute parce qu'elles avaient été infligées à un âge où elle était encore dépendante de ses parents.

La façon dont elle avait vécu ses années d'adolescence avait eu une influence déterminante sur la femme qu'elle était aujourd'hui.

Son passé était la raison pour laquelle elle ne pouvait pas assister à un mariage sans être tentée d'interrompre la cérémonie pour supplier le futur couple de réfléchir à deux fois avant de prendre cet engagement catastrophique.

C'était pour les mêmes raisons qu'elle ne portait jamais de rouge, détestait les jupes et était inapte à vivre une relation ne serait-ce que vaguement durable avec un homme.

Cela expliquait aussi pourquoi elle se sentait incapable au plus profond d'elle-même de retourner sur l'île où elle avait grandi.

Puffin Island était un paradis pour les amoureux de la nature comme elle, pourtant. Mais trop de souvenirs étaient associés à ce lieu. Sans compter que les habitants de l'île avaient tendance à faire la grimace lorsqu'on évoquait le nom des Cole.

Une hostilité qu'elle ne comprenait que trop bien.

Elle avait grandi avec une réputation que les frasques de sa mère avaient entachée d'avance. Et la triste renommée de sa famille faisait partie des raisons qui l'avaient poussée à déménager à New York. Ici au moins, lorsqu'elle entrait dans un magasin, les gens parlaient d'autre chose que des amants de Gina Cole. Ici, les gens ignoraient que son père avait tout plaqué pour une gamine qui aurait pu être sa fille, et que sa mère se consolait en enchaînant des « plans Q » à répétition. Et, même si les gens d'ici l'avaient su, ils s'en seraient fichés comme de leur première trottinette.

Elle avait laissé son passé et sa famille derrière elle avec un sentiment de délivrance. Jusqu'au moment où sa mère, six mois plus tôt, avait cessé de sillonner le pays pour courir de job en job et d'homme en homme, et était venue à son tour poser ses valises à New York.

Après des années de contacts sporadiques, cette dernière affichait une soudaine détermination à resserrer les liens mère/fille. Frankie vivait chacune de leurs rencontres comme une vraie torture. A la colère et à la honte que suscitait en elle la sexualité débridée qu'affichait sa mère venait se mêler un sentiment permanent de culpabilité. Pourquoi manquait-elle à ce point de générosité envers la femme qui lui avait donné la vie ? Cette dernière, après tout, avait été la principale victime de l'infidélité de son père. Alors pourquoi avait-elle tant de mal à faire preuve d'indulgence ?

Elle se disait que cela venait de leur trop grande différence, du gouffre qui séparait leurs deux personnalités.

Mais avaient-elles toujours été ainsi, mère et fille, et pourtant aux antipodes l'une de l'autre ? Ou avait-elle créé ce décalage de toutes pièces en faisant tout ce qui était humainement possible pour devenir l'anti-Gina Cole par excellence ? Le souvenir le plus net qu'elle conservait de ses années d'adolescence, c'était sa farouche détermination à se démarquer de sa mère par tous les moyens possibles.

Rejetant ces pensées déstabilisantes, Frankie se débarassa de ses vêtements et alla se servir un verre de vin à la cuisine. Là-haut, Paige et Eva devaient être en pleine réunion informelle de débriefing. Elle fit la grimace, soulagée d'avoir échappé à la discussion post-événementielle. Le drame de l'après-midi l'avait déjà assez secouée comme ça. Elle n'avait aucune envie de ressasser les détails. Pas besoin de se lancer dans un examen approfondi de la scène de crime pour déterminer ce qui n'avait pas fonctionné : le futur marié avait largué la femme qu'il s'était engagé à épouser. Du point de vue de Frankie, l'autopsie était inutile et l'enquête déjà close puisque le trou laissé par la balle qui avait traversé le cœur de la victime se voyait comme le nez au milieu de la figure. Son urgence du moment, c'était de chasser ces histoires de mariage avorté de ses pensées.

Ouvrant les robinets de la douche, elle lava à grande eau la fatigue et le stress de la journée.

L'événement aurait pu tourner au désastre mais, avec son tact et sa finesse habituels, Paige avait su limiter les dégâts.

Et les amies de Robyn Rose avaient été à la hauteur, elles aussi. Leur réaction avait été chaleureuse et elles avaient témoigné leur soutien en trouvant les mots appropriés. Il y avait même eu des rires et de la bonne humeur lorsqu'elles avaient partagé le champagne ainsi que les gâteaux d'Eva. Faisant corps ensemble en un petit groupe soudé, elles avaient célébré leur amitié.

Ah, l'amitié...

Revigorée par sa douche, Frankie s'enroula dans un drap de bain. L'amitié était une des rares valeurs sur lesquelles elle savait pouvoir compter. Où serait-elle sans ses amies ?

Même si elle n'était pas d'humeur à prendre l'apéro et à discuter sur leur *rooftop* préféré, elle trouvait reconfortant de les savoir tout près pendant qu'elle s'installerait dans un fauteuil avec son bouquin et qu'elle se plongerait dans sa lecture.

Elle enfila des leggings noirs et un T-shirt, disposa de fines tranches de fromage sur une assiette et ouvrit son thriller. Très vite immergée dans l'ambiance glauque du roman, elle faillit hurler lorsqu'un grand bruit s'éleva de la cuisine.

— Oh nom d'un chien !

Prise dans l'atmosphère noire du crime, il lui fallut une seconde pour reprendre ses esprits et comprendre qu'un de ses pots d'herbes aromatiques posé en équilibre précaire sur le rebord de la fenêtre venait de se briser sur le carrelage.

Elle n'avait pas besoin de mener l'enquête pour identifier le responsable du forfait — elle connaissait déjà le coupable.

Pas un tueur en série, mais un chat de gouttière du genre frondeur.

— Miss Tigresse ? C'est toi ?

Son livre à la main, elle passa dans la cuisine, vit le terreau et les éclats de pot cassé qui jonchaient le sol ainsi qu'un félin terrifié à la robe abricot.

— Oups ! Fais attention où tu mets les pattes, toi.

Les poils dressés presque à la verticale, la chatte fila sous la table de la cuisine et la dévisagea à distance prudente.

— Tu t'es fait peur, on dirait ? Et tu as failli me valoir une crise cardiaque, au cas où tu te poserais la question.

Très calme, Frankie posa son livre sur la table et s'ac-

croupit pour nettoyer le bazar. La chatte se recroquevilla encore un peu plus dans sa cachette.

— Qu'est-ce que tu fais ici, d'ailleurs ? Où est Matt ? Il n'est pas encore rentré du travail ?

Matt — le frère aîné de Paige et le propriétaire des lieux — occupait les deux étages du haut. Il était architecte paysager établi à son compte et avait déniché la vieille *brownstone* à l'abandon des années plus tôt, la retapant avec amour pour la diviser en trois appartements. Les quatre occupants de l'immeuble vivaient en harmonie presque parfaite. Les *cinq* occupants, plutôt, si on comptait la chatte traumatisée que Matt avait adoptée.

Attentive à ne faire aucun mouvement brusque, Frankie nettoya les dégâts à l'aide d'une pelle et d'une balayette. Puis elle prit une boîte pour chat, sur une étagère tout en continuant de parler à Miss Tigresse d'une voix rassurante :

— Tu as faim, je parie ?

Comme la chatte persistait à attendre sans broncher, Frankie ouvrit la boîte et en versa le contenu dans une gamelle en inox qu'elle avait achetée après la première visite de Miss Tigresse chez elle.

— Voilà. Je te pose ça là et je te laisse tranquille.

Elle s'éloigna de quelques pas et vit la chatte se diriger vers sa pâtée avec prudence. Miss Tigresse faisait toujours preuve de la plus grande circonspection envers les humains.

Ayant elle-même une attitude similaire envers les individus de sa propre espèce, Frankie n'avait aucun mal à s'identifier à elle.

— Je ne sais pas comment tu as fait pour descendre de l'appartement de Matt, mais j'espère que tu as été prudente. Il ne faudrait pas que tu te fasses mal en sautant.

La pauvre Miss Tigresse avait déjà pris suffisamment de coups comme cela, dans sa courte existence. Avant que Matt l'adopte, la chatte avait subi de telles maltraitances

qu'elle ne faisait confiance à personne sauf à son maître. Et même lui récoltait régulièrement des coups de griffes s'il avait le malheur de faire un geste un peu trop brusque.

Miss Tigresse renifla sa gamelle avec précaution et Frankie recula d'un pas supplémentaire pour lui laisser plus d'espace.

Faisant mine de se désintéresser de la chatte, elle se versa un doigt de vin supplémentaire pour remplir son verre, se recoupa du fromage et prit place à la table de cuisine qu'elle avait reçue de ses amis en cadeau de crémaillère. C'était son endroit préféré où s'asseoir, surtout tôt le matin. Elle aimait ouvrir ses fenêtres et regarder le soleil inonder le jardin, emmagasinant chaleur et lumière.

— Et si on arrosait ta visite, Miss Tigresse ?

Elle leva son verre dans un geste solennel.

— Buvons au célibat ! Je peux aller où je veux, faire ce que je veux et je ne dépends de personne. Je mène ma barque dans les eaux où je choisis de naviguer. La vie est belle.

Miss Tigresse renifla de nouveau la pâtée, son œil méfiant toujours vissé sur Frankie. Puis, d'un coup, la chatte se détendit et se mit à manger. La bouffée de joie qui envahit Frankie devant cette preuve de confiance la prit par surprise. Tiens, et si elle adoptait un chaton, elle aussi ?

A la différence de nombreux humains, le chat cultivait l'indépendance et savait faire respecter son espace personnel.

Apaisée à cette idée, elle reprit son livre et se replongea dans sa lecture avec voracité. A mi-chemin du troisième chapitre, elle entendit frapper à la porte. Miss Tigresse se pétrifia, les poils dressés.

Réprimant une exclamation de contrariété, Frankie attrapa un bout de papier en guise de marque-page.

— Calme-toi, Miss Tigresse. C'est juste Paige ou Eva,

donc tu n'as pas besoin d'avoir peur. Je parie qu'elles sont à court de vin. Essaie de ne pas casser un de mes pots pendant que je vais ouvrir.

Elle tira le battant à elle.

— Vous avez déjà bu comme des brutes, bandes de poivrottes, et vous n'êtes même plus capables de... Oh...

C'était Matt qui se découpait dans l'encadrement de la porte, même si « se découper » ne semblait pas être le terme approprié, tellement il semblait remplir tout l'espace. Non seulement il était grand, mais il avait pris un torse de bûcheron à force d'enchaîner de longues journées de travail physique sur ses chantiers. Il aurait pu être intimidant, mais un sourire lui relevait les coins de la bouche et adoucissait le côté « masculinité brute » de son allure. Matt Walker était le genre d'homme sur lequel les femmes se retournaient dans la rue. Mais, son principal atout, c'était ce petit sourire subjuguant à vous couper le souffle. Aucun risque pour lui de se trouver un jour à court d'admiration féminine.

— Non seulement je n'ai pas bu comme une brute mais, jusqu'à maintenant, je n'ai pas encore ingurgité une seule goutte d'alcool. Cela dit, j'espère remédier à cette situation au plus vite.

Il fronça les sourcils en regardant le battant de la porte.

— Tu devrais utiliser la chaîne de sécurité que je t'ai installée.

— Normalement, je la mets. Mais je croyais que c'était Paige.

Matt sentait bon. Comme la brise en bord de mer lorsqu'elle se mêle à la pluie d'été. Son odeur donnait envie à Frankie d'enfourer le visage dans son cou et de se remplir de lui à pleins poumons.

Grande question : lequel des deux serait le plus gêné si elle céda à cette impulsion quelque peu incongrue ?

Elle, sans l'ombre d'un doute. Il en fallait beaucoup pour embarrasser Matt Walker.

— Je te dérange ? Tu sors de la douche ?

Le regard de Matt glissa sur ses cheveux humides et, soudain nerveuse, elle y porta la main. Lorsqu'ils étaient mouillés, ils prenaient une couleur assez moche. « On dirait qu'ils sont rouillés, tes tifs », avait commenté un garçon de son lycée, un jour où ils avaient été surpris par une grosse pluie d'orage. Et lorsqu'elle rougissait — comme c'était le cas maintenant à cause des drôles de fantômes qui lui passaient par la tête en présence de Matt — la couleur de sa peau jurait horriblement avec le roux calamiteux de son insupportable chevelure.

— Tu ne me déranges pas, mais si tu cherches Paige et Eva elles sont sur le toit.

— Ce n'est pas elles que je cherche. J'ai perdu Miss Tigresse et je me demandais si tu l'avais vue récemment ?

— Elle est ici. Entre. Je viens d'ouvrir une bouteille de vin.

Si elle lui proposait spontanément de prendre un verre, c'était juste parce que c'était Matt, bien sûr. Matt qu'elle connaissait depuis toujours et à qui elle vouait une confiance totale.

— Tu m'invites à boire un coup ?

Son regard pétilla d'humour.

— Je suis honoré, dit-il. On est samedi soir et je sais que tu aimes qu'on te fiche une paix royale quand tu décides de te boucler chez toi après le boulot.

Le fait qu'il la connaissait si bien rendait leurs rapports simples et spontanés. Ils étaient à l'aise l'un avec l'autre.

— Exact. Mais en tant que proprio tu bénéficies de privilèges particuliers.

— Ah oui ? J'ignorais que j'avais certains droits spéciaux

sur toi. A quels autres avantages puis-je prétendre que je n'aurais pas encore exigés jusqu'ici ?

— Un verre de vin occasionnel figure sur la liste.

Elle ouvrit la porte en grand et il passa devant elle pour s'avancer dans l'appartement.

Le regard de Frankie s'attarda sur ses épaules. Elle avait beau aimer le célibat, elle n'en restait pas moins humaine. Et les épaules de Matt méritaient vraiment le coup d'œil. Rien qu'à les regarder, elles donnaient envie de se blottir tout contre. A condition d'être du genre à aimer se faire protéger, bien sûr. Ce qui n'était pas son cas. Mais, même ainsi, on ne pouvait nier qu'il était sexy sous tous les angles, recto verso. Il allait sans dire que le trouble sensuel que Matt produisait chez elle restait un secret bien gardé. Un secret dont elle ne parlerait jamais, même à ses amies les plus proches.

Ce n'était rien du tout, en somme. Juste une petite parenthèse fantasmagique cachée. Avec Matt, elle pouvait se laisser aller à quelques rêveries colorées d'érotisme, sachant que personne ne le saurait jamais.

Frankie referma la porte derrière lui.

— Comment as-tu perdu ton chat, alors ?

— J'ai laissé la fenêtre ouverte mais, jusqu'ici, elle ne s'était encore jamais risquée à l'escalader. Je ne sais pas si je dois être fier qu'elle ait enfin trouvé le courage de pousser son champ d'exploration plus loin ou si je dois trouver préoccupant qu'elle ait éprouvé le besoin de me fuir.

— Hum... tout dépend. S'agit-il d'un phénomène récurrent ? Cela se reproduit-il à intervalles réguliers ? Vois-tu souvent la gent féminine, toutes espèces confondues, courir aux abris à ton approche ?

Non, bien sûr. Au contraire, même.

— Oui ! Les femmes me fuient tout le temps. C'est horriblement dur pour mon ego.

Matt était cool, décontracté, et elle aimait son humour. Le cœur de Frankie se mit à palpiter, comme chaque fois qu'elle était seule en sa présence.

Et, comme toutes les autres fois avant, elle fit comme si de rien n'était.

A la différence de sa mère, elle ne considérait pas qu'une attirance sexuelle était forcément appelée à se traduire par un passage à l'acte immédiat. Entre l'amitié à long terme et le sexe sans lendemain, elle choisissait la première option sans hésiter. A ses yeux, il y avait des milliers de choses plus intéressantes au monde que d'avoir une quelconque activité sexuelle — qui n'entraînait jamais que des complications, des attentes irréalistes et des pressions en tous genres.

« Si les prestations au lit étaient notées, je ne t'accorderais même pas la moyenne, avec en prime l'appréciation « Peut mieux faire ». »

Elle fronça les sourcils, étonnée que ce souvenir lui remonte à l'esprit maintenant. Ce type avait été infect. Un connard fini avec un ego tellement démesuré qu'il aurait eu besoin qu'on lui attribue un code postal pour lui tout seul.

Alors que Matt, lui, était un ami depuis toujours. Elle le voyait régulièrement, chez les uns et chez les autres. Et aussi sur leur *rooftop*, lorsqu'ils se retrouvaient pour boire un verre ou pour une de leurs nuits du cinéma. Les vendredis soir, c'était soirée pizza au Romano's, le resto local italien tenu par la mère adoptive de Jake.

Elle considérait son amitié avec Matt comme un des liens affectifs majeurs qui donnaient du prix à son existence.

C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles elle tolérait sa folle furieuse de chatte.

— Je pense que tu devrais être content que Miss Tigresse ait trouvé le chemin de mon appartement. Ça montre

qu'elle gagne en assurance. Avec un peu de chance, elle s'arrêtera bientôt de tous nous griffer jusqu'à l'os. Viens voir, elle est dans la cuisine.

Matt lui emboîta le pas et son regard tomba sur les rebords de fenêtre encombrés de pots.

— Tu fais pousser des aromatiques, maintenant ?

— Quelques-unes. Thym, basilic, persil italien, coriandre. Je les cultive pour Eva.

— Le persil italien ? Ça existe, ça ? J'ai pourtant voyagé en Italie, quand j'étais à la fac, mais j'étais passé à côté de cette particularité locale.

Il se dirigea vers la fenêtre et contempla le jardin.

— Tu en as fait un endroit vraiment à part. Un vrai îlot enchanté au cœur de la ville. J'ai de la chance de t'avoir comme locataire, tu sais.

Dans leurs discussions, ils avaient l'habitude d'aborder les sujets les plus variés, mais il était rare que Matt émette un commentaire aussi personnel.

Elle en était troublée — et fâchée de devoir l'admettre.

— C'est moi qui ai de la chance. Si tu n'avais pas été là, je vivrais dans un studio grand comme un mouchoir de poche et je serais obligée de stocker mes petites culottes dans le four, faute de place. Tu sais comment c'est, à New York.

Gênée, elle s'accroupit pour caresser le chat, ce qui eut pour effet immédiat de faire détalier Miss Tigresse sous la table.

— Oups. Approche un peu trop directe. Je l'ai stressée, la pauvre.

Matt se retourna.

— Elle va quand même bien mieux. Il y a quelques mois, elle ne serait jamais descendue te rendre visite.

Il s'assit sur une chaise de cuisine et Miss Tigresse rampa aussitôt hors de sa cachette pour bondir sur ses genoux.

— Merci de l'avoir nourrie, au fait.

— De rien.

Frankie regarda la chatte s'étirer... puis perdre l'équilibre et sortir ses griffes pour se raccrocher. Matt la rattrapa en la retenant par la peau du dos et la maintint en sécurité contre les muscles durs de ses cuisses.

Les yeux rivés sur la main de ce dernier, Frankie suivait le mouvement régulier de ses doigts caressants. Des ondes de chaleur couraient en elle et l'envahissaient petit à petit.

— Ça va, Frankie ?

— Pardon ?

Elle détacha les yeux du va-et-vient hypnotique de ses doigts et vit la lueur dans les yeux de Matt.

— Tu as une façon étrange de fixer ce chat.

Le chat ? Euh... comment dire ?

— Je... euh...

Il y avait un moment qu'elle avait cessé de regarder Miss Tigresse...

— Je me disais qu'elle était encore un peu maigrichonne.

— Le véto m'a expliqué que cela prendrait du temps avant qu'elle reprenne tout le poids perdu pendant qu'elle était enfermée dans cette espèce de cave sordide.

Le pli sévère de la bouche de Matt rappela à Frankie que même l'infinie tolérance de ce dernier avait ses limites.

Mais, d'un seul coup, il retrouva le sourire.

— Je t'ai déjà vue avec ce T-shirt ? Il te va bien, je trouve.

— Quoi ?

Désarçonnée à la fois par le sourire et par la remarque, elle étudia le visage de Matt d'un œil perplexe.

Tel qu'elle le connaissait, il semblait exclu qu'il se paye sa tête. Donc cela ne pouvait signifier qu'une chose...

— Tu as un service à me demander, n'est-ce pas ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Si c'est le cas, tu peux le faire directement, sans

passer par la case « Comme tu es jolie avec ce T-shirt » ! Grâce à toi, je vis dans le meilleur appart de Brooklyn et en plus tu es un ami de longue date, donc tu peux me demander plus ou moins n'importe quoi et je le ferai très volontiers.

— Ça aussi, ça fait partie de mes privilèges de proprio ?
Il souleva la chatte en douceur et la posa sur le sol.

— Tu n'aurais peut-être pas dû me parler de ça. Je pourrais être tenté de faire valoir mes droits.

Serait-il en train de flirter avec elle ?

Une étrange confusion brouillait soudain les repères de Frankie. Avec Matt, elle savait toujours où elle en était, d'habitude. Alors pourquoi se sentait-elle soudain en territoire inconnu ?

Evidemment qu'il ne flirtait pas avec elle ! Ce n'était pas du tout leur style. Elle ne savait pas comment s'y prendre, pour commencer. Les compétences qu'elle avait mis une décennie à développer lui servaient à repousser les hommes. Pas à les attirer dans ses filets.

De toute façon, Matt ne s'intéresserait jamais à une fille comme elle. Il lui manquait tous les ingrédients de base pour lui plaire : la classe, l'expérience, le talent pour les choses de l'amour.

C'était le moment de sortir un truc léger et drôle pour détendre l'atmosphère. Mais, manque de bol, son sens de la repartie était en panne.

Matt soutenait calmement son regard.

— Je t'ai fait un compliment, Frankie. Tu n'es pas obligée de l'examiner sous toutes les coutures pour essayer de détecter les défauts de fabrication et d'éventuels micros espions cachés. Il suffit de dire merci et de passer à autre chose.

Un compliment ?

Mais pourquoi ? Il ne lui en faisait jamais.

— Ça fait cinq ans que j'ai ce T-shirt, Matt. Et on ne peut pas dire qu'il « casserait trois pattes à un canard », comme disait ma grand-mère.

— Je n'ai pas dit que j'aimais ton T-shirt. Je t'ai dit qu'il t'allait bien. C'est différent. Je te complimentais *toi*, pas ton vêtement. Tu m'avais proposé un verre de vin, je crois ?

Il était passé en douceur d'un sujet à un autre. Irritée contre elle-même, Frankie prit la bouteille et un verre.

Pourquoi fallait-il toujours qu'elle réagisse de façon aussi défensive, rigide et compliquée ? Était-ce si difficile que cela de flirter sans arrière-pensée avec un bon copain ? Eva faisait ça à merveille. Et Paige se débrouillait tout aussi bien.

Elle était la seule à ne pas savoir jouer à ce jeu de séduction innocent qui n'engageait à rien. Il était temps de faire l'achat d'un manuel approprié. « Le Flirt pour les Nuls », ça devait bien exister. Ou « Comment éviter de se ridiculiser en compagnie d'un homme. Avec leçons et exercices pratiques à l'appui ».

— C'est du montepulciano. Ou tu préfères une bière ?

— Une bière m'irait bien.

Elle se baissa pour en sortir une du réfrigérateur et se força à se détendre. Plus tard, quand Matt serait parti, elle taperait « techniques soft pour flirter » dans un moteur de recherche. Et, pour éviter que des scènes comme celles-ci ne se reproduisent, elle mémoriserait quelques répliques de base. S'il arrivait encore qu'un mec lui fasse un compliment, elle aurait une répartie toute prête à dégainer. Ce serait nettement plus relax que de traiter le moindre commentaire sur sa personne comme si elle avait affaire à un virus informatique contagieux.

— Tu as passé une bonne journée, Matt ?

— J'en ai connu des meilleures.

Il décapsula sa bière.

— C'est le duo infernal classique : trop de boulot, pas assez de temps. Tu te souviens du contrat que j'ai décroché il y a quelques mois ?

— Tu en décroches tout le temps, des contrats.

— Un toit-terrasse dans l'Upper East Side.

— Ah oui, ça me revient.

Cette conversation-ci lui allait mieux. Tout redevenait simple, normal et rassurant.

— C'était une super opportunité, je m'en souviens. Tu as un problème de planification ?

— Pas de planification, non. De ce côté-là, ça va. Mon gros souci, c'est que Victoria nous a quittés hier.

Frankie connaissait bien Victoria, avec qui elle avait étudié l'horticulture au Brooklyn Botanic Garden. C'était d'ailleurs elle qui l'avait recommandée à Matt.

— Elle est partie comme ça ? Elle n'avait pas de préavis à donner ?

— Techniquement si. Mais sa mère est gravement malade. Je lui ai dit de laisser tomber et de retourner là-bas pour faire ce qu'elle avait à faire.

Cela ne l'étonnait pas de la part de Matt. C'était quelqu'un qui donnerait toujours la priorité à une urgence familiale. Probablement parce que les Walker formaient un clan soudé. Rien à voir avec sa désastreuse famille à elle.

— Et tu ne crois pas qu'elle va revenir ?

— Non. Elle retourne vivre dans le Connecticut pour se rapprocher de sa mère.

— Du coup, tu te retrouves privé de ton horticultrice au moment où tu aurais le plus besoin d'elle.

Les toits-terrasses étaient la spécialité de Matt. Ses chantiers étaient très variés, allant de la maison de particulier aux immeubles commerciaux.

— Et le reste de ton équipe ?

— La spécialité de James, c'est l'aménagement paysager.

Et Roxy est bosseuse et motivée, mais elle n'a aucune formation. Victoria avait commencé à lui enseigner les bases du métier, mais elle n'a pas encore les compétences nécessaires pour concevoir, dessiner et planter un jardin toute seule.

Il posa sa bière sur la table.

— Il va falloir que je recrute de toute urgence. En espérant que je tomberai directement sur l'oiseau rare. Sinon, je ne sais pas ce que je vais faire.

Matt reprit une gorgée de bière, et le regard de Frankie fut attiré par le mouvement de sa glotte. Il avait un cou puissant, et on voyait sur ses joues l'ombre rugueuse d'un début de barbe. Il était beau à tomber, avec un corps ferme et musclé, sculpté par des journées de travail passées les manches relevées, à remuer la terre et à trimballer des matériaux lourds. Même dans ses jeans de chantier, il gardait une forme d'élégance. C'était d'ailleurs son goût sûr, sa créativité et son sens du design qui avaient fait le succès de sa boîte.

Si elle avait été à recherche d'un homme, Matt aurait été un candidat de choix.

Mais elle n'était pas demandeuse.

Ne conseillait-on pas toujours de jouer en misant sur ses atouts majeurs ? Or, elle était nulle et archi-nulle en amour.

Matt reposa sa bière et, pendant un bref instant, son regard retint le sien. Il y avait une intimité dans ce regard qui lui fit battre le cœur plus vite, et sa respiration s'accéléra.

Stop. Tu te racontes des histoires, Frankie.

Elle avait une imagination beaucoup trop riche, passablement suractivée par une vie sexuelle trop pauvre.

Frankie détourna les yeux.

— Je connais pas mal de monde. Je passerai quelques coups de fil. Végétaliser un toit-terrasse requiert des

compétences spécialisées. Il ne suffit pas de planter de jolies petites fleurs. Il faut créer un écosystème avec des arbres et des buissons, et les disposer de façon à avoir de la couleur toute l'année.

— Oui, je sais. Il me faut quelqu'un d'expérimenté, rompu aux complexités de ce genre de projet. Il faudra à la fois que la personne soit compétente et sache s'adapter, tout en restant cool. Je bosse au sein d'une toute petite équipe. Chez nous, il n'y a de place ni pour les divas ni pour les ego trop développés.

— Je comprends, oui.

C'était stupide de sa part de se sentir aussi troublée alors que Matt l'avait plus ou moins connue au berceau. Le fait que l'adolescent longiligne soit devenu un homme totalement irrésistible n'aurait pas dû avoir un tel impact sur ses hormones.

Matt était le frère aîné de sa meilleure amie et il avait grandi sur la même île qu'elle, au large des côtes du Maine. Il avait connu, lui aussi, les aspects étouffants des petites communautés insulaires où les gens vivent en permanence les uns sur les autres. Même si sa vie sur Puffin Island avait été sans rapport avec la sienne, évidemment... Un quotidien comme le sien, elle ne connaissait pas grand monde qui aurait pu s'en targuer.

Lorsque la liaison de son père avait été connue de tous et qu'il les avait quittées pour une femme qui avait l'âge d'être sa fille, sa mère avait réagi en se lançant dans une quête sexuelle débridée. Elle avait proclamé haut et fort qu'elle s'était mariée trop jeune et qu'elle avait une jeunesse perdue à rattraper. Décidée à se « retrouver », elle s'était ensuite coupé les cheveux, avait perdu dix bons kilos — et avait commencé à emprunter les jupes de sa fille encore adolescente. Après cela, il n'y avait pas eu un seul homme

jugé trop jeune ou trop vieux ou trop marié pour échapper aux manœuvres de séduction de Gina Cole.

Frankie avait appris ainsi à ses dépens qu'on n'écopait pas forcément d'une réputation à cause de son propre comportement ou de sa propre attitude. Elle pouvait aussi vous tomber dessus sous la forme d'un héritage imposé.

Elle avait eu beau faire : pour les gens de Puffin Island, elle n'avait jamais été autre chose que « la fille de la traînée ».

C'était comme si son identité avait fusionné avec celle de sa mère. Quelques garçons de sa classe avaient vu en elle la voie directe vers le sexe facile. L'un d'eux en particulier lui avait mené la vie dure.

Frankie repoussa ces souvenirs mortifiants, refusant de les laisser coloniser ses pensées.

— Tu veux peut-être manger quelque chose ? Je n'ai pas les talents d'Eva pour la cuisine, mais j'ai des œufs et des herbes aromatiques. Je peux te faire une omelette, si tu veux ?

— Tu ferais ça pour moi, Frankie ? Génial. Tu pourras me parler à ton tour de ta journée noire. Paige m'a dit que vous étiez sur un enterrement de vie de jeune fille, cet après-midi. J'imagine que ce n'est pas ce que tu préfères.

Elle ne prit pas la peine de nier. Matt connaissait tous ses travers par cœur, de toute façon.

— Ce n'est pas ma tasse de thé, non.

— Ça s'est passé comment, alors ?

Elle haussa les épaules.

— Bof. Rien que du très habituel. Le futur marié s'est dégonflé, la belle abandonnée s'est effondrée en larmes sous un arbre, et tralala et tralala.

D'un coup sec, elle cassa un œuf sur le bord du saladier. Elle racontait l'histoire sur un ton léger, jouant l'indifférence alors qu'elle avait l'impression d'avoir passé l'après-midi dans un shaker à cocktails. Ses émotions sous pression avaient

ouvert la vanne aux souvenirs. Elle avait beau essayer de faire barrage, les images du passé se bousculaient dans sa tête : sa mère mettant le feu à son album de photos de mariage puis découpant sa longue robe blanche avec des ciseaux de cuisine. La sinistre fête de famille organisée pour les quatre-vingts ans de sa grand-mère où son père était venu s'afficher avec sa nouvelle copine et avait passé toute la soirée la main fourrée sous sa jupe.

— Mais tu connais ta sœur. Paige a encore opéré un de ses sauvetages miracle, poursuivit-elle gaiement. Elle serait capable de ramener un océan déchaîné au calme et de le transformer en mer d'huile. Les gâteaux d'Eva étaient divins, comme d'hab, la déco un peu trop « cui-cui les petits oiseaux » à mon goût, mais réussie. Et les parents de l'ex-future ont accepté de régler la facture quand même, donc on a eu notre happy end, malgré tout. Enfin... ce que la vraie vie offre de plus proche d'un dénouement heureux.

Elle sortit une fourchette d'un tiroir et battit les œufs, comme Eva lui avait appris à le faire, jusqu'à ce qu'ils soient légers et mousseux.

— Ça n'a pas vraiment dû te faire rire, je suppose, dit Matt.

— Pas franchement. Et on va en avoir des comme ça pendant tout le mois d'août. Ce sera fête pré-nuptiale sur fête pré-nuptiale. Si on ne venait pas de monter l'agence, j'aurais pris des vacances prolongées.

A l'aide de ciseaux, elle préleva un assortiment d'herbes sur son rebord de fenêtre. En plus du persil et du basilic, l'estragon, l'aneth et la ciboulette poussaient en une profusion odorante et enchevêtrée qui donnait des allures de jardin à sa cuisine. Elle cisela ses herbes et les incorpora aux œufs.

— Du coup, ça m'a plongée dans des trucs auxquels

je ne pensais plus depuis des années. Pourquoi faut-il que ces choses-là arrivent ? Ça me rend dingue.

Il y avait de la chaleur dans le regard de Matt posé sur elle. De l'empathie.

— Les souvenirs, ça fait toujours cet effet. Ils remontent lorsqu'on s'y attend le moins, dit-il. C'est déconcertant, parfois.

— Et désagréable, surtout.

Elle mit une noix de beurre dans la poêle, attendit qu'il grésille avant de verser ses œufs.

— Je ne suis pas douée pour les mariages. Je ne devrais même pas y assister. Je pourrais l'ambiance.

— Je n'avais encore jamais vu les choses sous cet angle : être doué ou non en tant qu'invité à un mariage. Il me semble qu'il suffit de choisir un cadeau, de se pointer, et d'afficher un sourire réjoui.

— Les deux premiers, ça reste jouable. C'est la phase trois qui coince chez moi.

Elle inclina la poêle pour bien répartir son mélange.

— Le sourire réjoui, tu veux dire ?

— Voilà. Quand tu assistes à un mariage, on attend de toi que tu te comportes comme un croisement réussi entre la groupie et la pom-pom girl. Et il s'agit d'assumer toute la soirée cet état d'hybridation survoltée. Il faudrait se montrer à la fois excité, heureux et optimiste alors que j'ai juste envie de hurler au loup et de provoquer un sauve-qui-peut général. J'espère qu'Urban Aladine va se faire une grosse clientèle et qu'on pourra bientôt se contenter de faire de l'événementiel d'entreprise. Je crois que je suis allergique au mariage comme d'autres le sont aux piqûres de guêpe. Gare au choc anaphylactique.

Pendant que les œufs cuisaient, elle prépara rapidement un mesclun qu'elle assaisonna avec de l'huile d'olive et du vinaigre balsamique avant de poser le saladier sur la table.

— Donc, si j'ai bien suivi, la seule façon de te faire dire « Oui, je t'accepte pour époux » serait de t'injecter une dose d'adrénaline ? C'est un bon remède pour les allergies aiguës.

Elle perçut l'humour dans la voix de Matt et sourit tout en décollant les bords de l'omelette pour la plier en deux. La surface était dorée et appétissante, comme elle le constata avec satisfaction.

— Il me faudrait bien plus qu'une dose d'adrénaline. J'aimerais autant faire le tour de Times Square toute nue en marchant sur la tête que de me lancer dans la tragique aventure du mariage.

Elle récupéra son verre et savoura une gorgée de vin.

— Franchement, de quoi on a l'air, tous les deux ? C'est samedi et tu passes ta soirée au fond d'une cuisine, en compagnie d'un chat caractériel et d'une vieille copine. Il faut que tu sortes de chez toi, Matt. Ce n'est pas une vie, que tu mènes.

Il reposa sa bière.

— Je l'aime bien, moi, ma vie.

— Tu es jeune, dans la fleur de l'âge. Tu devrais être quelque part à te déhancher en boîte avec quatre Suédoises blondes accrochées à ton cou.

— Quatre ? C'est sportif. Et c'est le genre de conseil que j'aurais attendu d'Eva. Pas de toi.

Elle hocha les épaules.

— De temps en temps, j'essaie de me comporter comme les gens normaux. Quand on vit sur une planète inconnue, c'est important d'essayer de se mêler à la population pour éviter de trop se faire remarquer.

— Tu n'es pas parmi les aliens, ici, Frankie. Et tu n'as pas à essayer d'être quelqu'un d'autre que toi-même. Certainement pas avec moi, en tout cas.

— Toi, de toute façon, tu connais déjà tous mes secrets,

y compris le fait que je porte un T-shirt vieux comme Hérode.

Elle fit glisser sur une assiette l'omelette réussie à la perfection, ajouta un morceau de pain croustillant et tendit l'ensemble à Matt.

— Et ne fais pas trop attention à ce que je raconte. Je suis dans un état bizarre, ce soir. C'est l'effet nuptial. Ça me déstabilise de voir des gens en proie à l'illusion amoureuse se prendre une claque monumentale sans rien avoir vu venir.

Quant à la présence de Matt chez elle, elle la déstabilisait tout autant. Sa proximité l'excitait, elle éveillait un afflux de sensations qui lui couraient sur la peau — et descendaient bien plus bas que le ventre. Le désir sexuel, elle l'identifiait sans difficulté. Son gros problème, c'était qu'elle ne savait pas quoi en faire.

Son téléphone fit entendre sa discrète musique d'appel. Elle vit le nom affiché à l'écran et décida de laisser sonner.

Le timing était parfait, en tout cas. Le moment n'aurait pas pu être mieux choisi pour l'arracher à un début de fantasme sexuel.

Matt lui jeta un coup d'œil.

— Tu ne réponds pas ?

— Non.

Il parut un instant intrigué puis la lumière se fit et il hocha la tête.

— C'est ta mère ?

— *Oui*. Elle essaie de se rapprocher de moi, en ce moment. Autrement dit, si je décroche, j'ai droit à des confidences détaillées sur le dernier de ses amants en date, à peine pubère, avec récit complet de leurs performances sur l'oreiller. Ce soir, je ne suis pas d'humeur à l'écouter. C'est samedi. J'ai le droit de me laisser aller et de défendre mon espace personnel.

— Je l'envahis bien, moi, ton espace personnel.

Le cœur de Frankie se mit à battre plus vite.

— Toi, c'est différent. Les lieux t'appartiennent.

— On revient aux droits inaliénables du proprio ?

Matt lui jeta un regard prolongé puis prit ses couverts et commença à manger.

— Ta mère sait que tu as perdu ton emploi et que vous avez monté Urban Génie ?

— Non.

— Tu as peur qu'elle se fasse un sang d'encre pour toi ? Paige te confirmera que notre mère nous serine tout le temps que les parents continuent de s'angoisser pour leurs enfants toute leur vie, quel que soit leur âge.

Frankie ressentit un pincement au cœur.

— Ma mère ? Se faire un sang d'encre pour moi ? Tu veux rire ! Elle ne s'intéresse pas à ce que je fais. On n'est pas vraiment les meilleures amies du monde, elle et moi.

— Tu aurais aimé être plus proche d'elle ?

Elle jeta les coquilles d'œufs à la poubelle.

— Non. Enfin... Je ne sais pas. Peut-être. Cela fait des années qu'on n'a pas eu une vraie conversation, toutes les deux. D'ailleurs, je me demande si on a eu un jour une relation mère/fille digne de ce nom. Les quelques échanges qu'on avait, c'était toujours du genre « Lave-toi les dents » et « Ne te mets pas en retard pour l'école ». On n'avait pas grand-chose à se dire, à part ça.

Cela expliquait peut-être pourquoi elle avait tant de mal à communiquer aujourd'hui. A moins qu'elle ne soit tout simplement née mutique et réservée ?

— Parlons d'autre chose, OK ?

Matt examina les lieux.

— La plupart des gens ont des pots et des casseroles dans leurs cuisines. Toi, tu as des kilomètres de livres sur tes étagères.

— Je n'arrive pas à les caser tous dans le séjour. Et puis, j'aime trop les livres. Il y a des gens qui s'entourent de tableaux. Moi, mon bonheur, c'est d'avoir un alignement de bouquins dans mon champ de vision. Tu lis quoi, toi, en ce moment ?

Elle se sentait déjà nettement plus détendue. Matt et elle parlaient souvent bouquins, tous les deux. C'était un sujet de conversation sûr, plaisant, et qui ne mettait pas mal à l'aise.

— Ça fait un mois que je suis frustré de lecture. Le boulot me tombe dessus de tous les côtés. Le soir, quand je me couche, je m'endors avant même d'avoir fermé les yeux.

Il reprit un peu d'omelette et son regard glissa sur les rayonnages chargés de polars et de romans d'horreur.

— C'est quoi le bouquin avec la tranche marron, là, tout au bout ? Je n'arrive pas à déchiffrer le titre.

Une question anodine. Matt était détendu. Souriant. Elle suivit des yeux la direction de son regard.

— La couverture brune ? C'est un Stephen King. *Le Fléau*. Pourquoi ? Tu veux que je te le passe ?

— Je l'ai déjà lu, non merci.

Il lui jeta un regard pensif et reporta son attention sur la nourriture.

Frankie eut le sentiment qu'elle venait de passer à côté de quelque chose, mais quoi ?

— Tout est OK pour toi, Matt ?

— Ça va très bien, oui. L'omelette est remarquable. Je ne m'étais pas rendu compte que tu étais une cuisinière aussi raffinée.

— C'est juste que je trouve qu'un repas est toujours tellement meilleur quand on ne l'a pas cuisiné soi-même.

— Tu ne manges pas ?

— J'ai grignoté du fromage tout à l'heure quand j'ai entamé un nouveau bouquin. C'est de la bouffe-lecture.

Matt se servit en salade.

— De la bouffe-lecture ?

— Quelque chose que tu peux manger en lisant sans t'en mettre partout. Tu prends tes tranches de fromage d'une main, tu tournes tes pages de l'autre. Tu n'as jamais entendu parler de la bouffe-lecture ?

— C'est une grave lacune dans mon éducation.

Un petit sourire flottait sur ses lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre, comme aliments, qui se prête à la lecture-en-mangeant ?

Elle s'assit et souffla sur ses cheveux pour les chasser de ses yeux.

— Le pop-corn : c'est une évidence. Le chocolat, à condition de détacher les carrés avant de commencer à lire. Les chips. Les biscuits. Et même les sandwichs, si tu les découpes au préalable.

Il retourna le roman qu'elle avait laissé sur la table.

— Le dernier Lucas Blade ? Je croyais qu'il ne sortait que dans un mois.

— C'est un exemplaire d'auteur. La grande nouvelle, c'est que la grand-mère de Blade se trouve être la cliente préférée d'Eva. Et c'est moi qui récolte les bénéfices de cette amitié providentielle. Pas mal, non ?

— OK. Là, je comprends pourquoi tu ne veux pas perdre de temps à manger avant de lire. Je te l'emprunterai quand tu l'auras terminé. J'adore l'atmosphère atroce de ses bouquins. C'est ce que tu faisais quand je suis arrivé ? Tu étais assise ici à lire ?

Frankie hocha la tête.

— Je suis à la moitié du troisième chapitre. Et c'est déjà haletant. Ce type est un maître dans son genre.

Matt reposa lentement le livre sur la table.

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr. Mais je ne peux pas encore te dire grand-chose sur l'intrigue, à ce stade. Si c'est ça que tu veux savoir, du moins.

— Ce n'est pas un *spoiler* que je veux, non.

Il termina la salade et reposa ses couverts. Il y eut un temps de silence et le cœur de Frankie repartit en accéléré.

L'expression de Matt était grave, tout à coup. Il y aurait donc un problème ? Mais, s'il s'était passé quelque chose de sérieux, il l'aurait dit d'entrée de jeu, non ?

— C'est quoi, alors, ta question ?

Il écarta son assiette et planta son regard dans le sien.

— Depuis combien de temps portes-tu des lunettes dont tu n'as strictement aucun besoin ?

Oh non.

Avait-il réellement prononcé les mots qu'elle avait cru entendre ?

Comment lui répondre ? Elle le regarda d'un air stupide.

— Je ne comprends pas.

— Lorsque j'ai frappé chez toi, tu étais en train de lire. Mais j'ai vu tes lunettes sur la console de l'entrée, donc tu n'es clairement pas hypermétrope. On pourrait en conclure que tu es myope, mais tu viens de lire sans problème le titre d'un livre à distance. J'en déduis que tu n'as aucun problème de vue, énonça-t-il d'une voix neutre. Tu n'as pas besoin de ces lunettes, n'est-ce pas ?

Saisie par la nervosité, elle porta les mains à son visage.

Ses lunettes. Elle avait oublié de les mettre avant d'ouvrir à Matt.

Elle se souvint de les avoir retirées sitôt la porte d'entrée franchie. Et, comme elle avait prévu de rester seule à la maison, elle n'avait pas jugé utile de les renfiler.

— Si... Si, j'ai besoin de lunettes.

Que pouvait-elle bien inventer ? Plisser les yeux comme

une myope ? Trébucher sur un pied de chaise ? Il était un peu tard pour se lancer dans ce genre d'impros, maintenant.

— C'est... c'est compliqué.

Pitoyable, comme explication, Frankie. Vraiment pitoyable.

— Je veux bien le croire, oui. Mais la raison pour laquelle tu les portes n'a rien à voir avec ta vision, n'est-ce pas ? demanda-t-il gentiment.

Il savait.

Un sentiment d'horreur l'envahit. C'était comme arriver à son bureau le matin et se rendre compte qu'on était encore en pyjama.

— Si tu as fini de manger, tu devrais peut-être remonter chez toi, Matt.

Les joues brûlantes, elle lui retira son assiette d'un geste brusque.

— Ton chat hystérique se fait les griffes sur mon canapé. Et Lucas Blade m'attend. Il me tarde de reprendre ma lecture.

Sa lecture sans lunettes.

Matt ne la laissa pas se défilier si facilement.

— On pourrait peut-être prendre un moment pour en parler, non ?

— Il n'y a rien à en dire. Bonne nuit, Matt.

Elle avait tellement hâte de le voir partir qu'elle se prit un pied de chaise dans le tibia en se dirigeant vers la porte. L'ironie de l'affaire faillit lui arracher un sourire. Si elle avait eu la bonne idée de se cogner aux meubles plus tôt, il n'aurait peut-être rien deviné.

— Je te souhaite de passer une très bonne soirée.

Il se leva lentement et lui emboîta le pas.

— Frankie...

La douceur dans sa voix, pour une raison mal définie, accentua encore son sentiment d'humiliation.

— Bonne nuit.

Elle le poussa presque hors de l'appartement et Miss Tigresse se faufila à sa suite, clairement déçue par le peu d'hospitalité offert.

Frankie claqua la porte, manquant de peu la main de Matt.

Puis elle s'adossa contre le battant et ferma les yeux.

Merde, merde et *merde*.

Elle était démasquée.

Matt retourna chez lui, deux étages plus haut, et jeta ses clés sur la table.

Frankie avait six ans lorsqu'il l'avait connue et, pendant les dix années qui avaient suivi son installation à New York, elle avait été une constante dans sa vie. Non seulement ils étaient des amis de longue date, mais il savait des quantités de choses sur elle. Qu'elle prenait facilement des coups de soleil et se tartinaient tous les jours de crème solaire. Qu'elle détestait les tomates, les comédies romantiques et les transports souterrains. Qu'elle était ceinture noire de karaté et pouvait passer des nuits entières à lire. Et, ça, c'était juste les détails tangibles. Il connaissait aussi d'elle des aspects moins visibles. Comme le fait qu'elle avait une relation compliquée avec sa mère, que le divorce de ses parents l'avait salement marquée et qu'elle avait le mariage en horreur.

Il croyait vraiment bien la connaître, en somme. Mais, jusqu'à ce soir, il n'avait jamais remarqué qu'elle avait une vue parfaite et aucun besoin des lunettes qu'elle se collait à longueur de temps sur le nez.

Il se passa la main sur le visage. Comment avait-il pu passer à côté de quelque chose d'aussi énorme ?

Pour autant qu'il se souvenait, il l'avait toujours vue avec ses besicles, et la pensée qu'elle pourrait les porter pour rien ne lui avait jamais traversé l'esprit. Il avait noté sa tendance à les tripoter lorsqu'une situation la mettait mal à l'aise, comme si cela la rassurait de les sentir sous ses doigts. Et il s'était toujours demandé en quoi ses lunettes pouvaient lui apporter du réconfort.

Elles étaient moches, en plus. Épaisses, lourdes, d'une nuance de marron dissuasive, comme si elles avaient été piétinées dans la poussière. Pas le genre de modèles à mettre un visage en valeur. Connaissant Frankie, Matt était certain qu'elle les avait choisies laides à dessein. Ses lunettes lui servaient d'armure — de fil de fer barbelé pour tenir les envahisseurs à distance.

La relation à l'autre... Qu'y avait-il de plus compliqué dans la vie ?

Miss Tigresse vint se frotter à ses chevilles et il se pencha pour la caresser.

— Qu'est-ce que tu en dis, le chat ? Qui va se charger de lui annoncer la mauvaise nouvelle, à Frankie ? Elle ne sait même pas qu'elle est super jolie, avec ou sans ses gros carreaux de fausse myope.

Le fait qu'elle n'en avait pas conscience augmentait encore son niveau de « sexytude ». Il y avait tant de choses que Frankie ignorait à son propre sujet.

Pour toute réponse, la chatte sauta sur le canapé et y planta les griffes. Matt émit un rire teinté d'humour.

— Oui, c'est probablement la façon dont elle réagirait si je lui disais ça. Elle m'enfoncerait les ongles dans la peau. Juste avant d'aller se cacher sous la table de cuisine. Vous avez certains points communs, elle et toi.

Attrapant une bière dans le réfrigérateur, il gravit l'escalier qui menait à la terrasse sur le toit. Le soleil couchant

dardait ses pointes de lumière chaude sur la *skyline* de Manhattan.

New York était une ville de quartiers, d'immeubles vertigineux qui étiraient leurs silhouettes de géants vers le ciel ; une ville de taxis qui klaxonnaient à toute heure, avec le fracas permanent des chantiers de construction toujours renouvelés. C'était la ville des grands monuments modernes emblématiques : l'Empire State Building, le Chrysler et le Flatiron. La destination touristique suprême pour bien des gens, ce que Matt pouvait comprendre. Dès que les touristes arrivaient, ils avaient immédiatement l'impression d'avoir été promu au rôle de figurants sur un plateau de cinéma géant. On les voyait presque tous déambuler le doigt pointé : « Oh ! regarde ! C'est là qu'ils ont tourné *Spiderman* ! » Ou : « Tiens, c'est là que Harry a rencontré Sally. »

New York était aussi la ville des individualités. Les riches, les pauvres, les solitaires, les ambitieux. Familles et célibataires, locaux et touristes — tout ce monde grouillait sur ce coin de terre vibrant entre ciel et eau.

— Alors, Matt ? Tu vas rester là toute la nuit, à me tourner le dos, pour admirer ton royaume ? Ou tu daignes t'asseoir un moment pour boire un coup avec moi ?

Il se retourna d'un mouvement brusque. Jake était affalé sur une des chaises longues, une bouteille de bière à la main. Matt jura avec force.

— Tu as failli me faire peur, espèce de con.

Jake eut un sourire hilare.

— Un grand gars costaud comme toi ? Je rêve.

— Qu'est-ce que tu fous ici, d'abord ?

En temps normal, il aurait été heureux de voir son meilleur ami, mais ce soir il lui fallait un peu de silence et d'espace pour digérer sa récente découverte au sujet de

Frankie. Qu'y avait-il d'autre encore à savoir qu'il ignorait ?
Quels étaient les secrets de Frankie Cole ?

Jake leva sa bouteille à sa santé.

— Je me siffle une de tes bières et je me délecte de ta vue. La meilleure de tout Brooklyn.

— Tu as ton propre *rooftop*, je te rappelle. Et ne me dis pas qu'il ne te plaît pas, c'est moi qui te l'ai installé. Quant à la bière, elle ne manque pas non plus chez toi.

— Je sais, mais à ma terrasse et à ma bière il manque ta brillante compagnie.

— Aux dernières nouvelles, c'était plutôt la brillante compagnie de ma sœur qui accaparait ton temps et ton attention.

Jake ouvrit la bouche pour répondre, mais Matt s'empressa de le devancer :

— Stop. Silence. Je ne veux surtout pas savoir ce qui te fait saliver chez Paige ni comment vous occupez votre temps ensemble. De grâce, pas de détails. M'habituer à l'idée de vous savoir ensemble, elle et toi, est un processus encore en cours.

— Tu vas être mon beau-frère. C'est officiel. Il y aura une cérémonie et tout le tintouin. D'une certaine façon, c'est un peu comme si tu m'épousais aussi.

Matt faillit sourire, mais l'humeur n'y était pas.

— Je demande le divorce.

— Pour quels motifs ?

— Comportement déraisonnable du défendeur. Entrée par effraction.

Son regard tomba sur la bière.

— Et vol avec détournement de biens.

— J'ai toujours dit que tu aurais fait un excellent avocat.

Jake se renversa contre son dossier et ferma les yeux.

— Tu as passé une sale journée, on dirait ?

Sa journée ? Il avait eu quelques complications à affronter, oui. Mais c'était surtout sa soirée qui le turlupinait.

Il s'affala sur un transat à côté de Jake.

— Cela t'est déjà arrivé de penser connaître quelqu'un et de découvrir qu'en fait tu te trompais complètement ?

— Tous les jours, oui. Comment elle s'appelle ?

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il s'agit d'une femme ?

— Si tu penses connaître quelqu'un et que tu t'aperçois que tu te plantes, c'est que ce quelqu'un est de sexe féminin. Mystère, ton nom est Femme. Mais c'est ton jour de chance, mon petit Matt, car ce soir papa Jake est là pour te faire bénéficier de ses conseils.

— Peut-être que papa Jake pourrait se contenter de boire sa bière, de contempler la vue et de se la fermer ?

— Ce serait aussi une possibilité. Mais, comme je suis ton ami, je te ferai profiter de ma science approfondie du beau sexe. Ne t'attends pas à comprendre une femme. Ce n'est pas nécessaire. C'est un peu comme voyager dans un pays dont tu ignores la langue. Tu te débrouilles avec un minimum de vocabulaire et en employant beaucoup de gestes. Mais ne répète surtout pas à Paige que je t'ai dit ça, sinon elle balancera sa bague de fiançailles au fond de l'East River.

— En parlant de Paige, qu'est-ce que tu fais ici avec moi au lieu d'être en bas avec elle ?

— Ta sœur est au téléphone. Elle construit son empire.

— Tu ne pouvais pas attendre tranquillement qu'elle ait fini ? Et Eva ? Elle n'est pas dans le secteur ?

— Eva est scotchée, la larme à l'œil, devant le genre de films où tout le monde s'embrasse et où ça pleure à tour de bras. J'ai donc pensé que je serais mieux ici à regarder le soleil se coucher et à converser avec un vieil ami.

Il examina sa bière et sourit.

— Et puis je t'ai vu débarquer. Alors, dis-moi, qu'est-ce

qui s'est passé avec Frankie ? Qu'as-tu appris à son sujet que tu ignorais jusqu'ici ?

Matt tiqua.

— D'où tiens-tu l'idée qu'il s'agirait de Frankie ?

Jake prit une gorgée de bière.

— Parce que ça fait des années que je te connais. Et je t'ai toujours vu attiré par Frankie.

— Et comment tu sais ça, toi ?

Mal à l'aise, il changea de position sur son transat.

— Je suis transparent à ce point ?

— Transparent, non. Mais tu es protecteur avec les gens que tu aimes. Et, avec Frankie, tu l'es dix fois plus qu'avec tous les autres réunis. Je ne suis pas un expert en relations humaines, mais ça saute aux yeux qu'elle est importante pour toi. D'après ce que j'ai perçu, en ce qui te concerne, ça a toujours été Frankie et rien que Frankie.

— Pas toujours, non. Rappelle-toi quand même que j'avais le projet de me marier avec Caroline.

— Une aberration temporaire que tu as corrigée assez vite, par chance pour notre amitié.

— Tu n'aimais pas Caroline ?

— Je voyais en elle l'équivalent humain d'une grenade dégoupillée. Un petit objet tout rond et tranquille d'aspect, mais destiné à faire un maximum de casse.

Jake marqua un temps de silence.

— Je reconnais qu'elle cachait bien son jeu, cela dit. Au début, je m'y suis laissé prendre. Frankie n'a rien à voir avec Caroline.

Matt ne chercha pas à le contredire en ce qui concernait Caroline. Elle et lui s'étaient connus à l'université. Et leur relation avait agi sur lui plus comme un coup de pied dans les parties que comme un coup de cœur. Les douze mois qu'avait duré leur histoire avaient été intenses. Et il en était ressorti avec des idées claires

et bien arrêtées sur ce qu'il attendait d'une femme. Et pas seulement sur ce qu'il attendait, sur ce dont il avait *besoin* dans une relation amoureuse : la confiance, la sincérité, la franchise.

— Frankie nous cache beaucoup de choses.

— Peut-être. Mais, la différence, c'est que Frankie ne se cache pas par goût de la manipulation ou de l'intrigue. Elle se cache par angoisse. Parce qu'elle doute terriblement d'elle-même. Je plaisante toujours sur le fait que les femmes sont indéchiffrables mais, Paige, je la lis à livre ouvert. Quand à Eva, c'est plus qu'un livre ouvert, c'est un livre *audio* ouvert. Tout ce qu'elle sent, pense, éprouve lui sort aussitôt par la bouche, sans filtre ni censure. Ce qui rend les choses très simples pour un type comme moi. Mais Frankie...

Jake réfléchit un instant.

— Frankie est différente. Elle se protège.

— Je sais. Mais quand même...

Qu'elle soit réservée et même secrète ne le dérangeait pas en soi. Ce qui l'ennuyait, c'est qu'elle le soit *avec lui*. Pourquoi éprouvait-elle le besoin de se promener avec ses fausses lunettes en sa présence ? N'avait-elle pas confiance en lui ?

— Tu voudrais qu'elle se montre à toi telle qu'elle est ? Qu'elle se livre entièrement et sans retenue ?

Jake secoua la tête.

— Tu en demandes trop, Matt.

— Je lui demande juste de me faire confiance. Tu trouves ça excessif ?

Jake eut un mouvement d'épaules.

— C'est énorme, comme exigence. La confiance, ce n'est pas rien. C'est beaucoup plus sérieux que le sexe. Penses-y. Accorder sa confiance à quelqu'un, c'est lui donner un pouvoir sur toi. Se rendre vulnérable.

Il termina sa bière.

— C'est hyper angoissant, non ? C'est comme dire : tiens, voici un couteau très affûté, prends-le, et voici ma poitrine. Si tu veux frapper, frappe.

— N'importe quoi. Je ne ferais jamais aucun mal à Frankie.

— Ce n'est pas la question.

— C'est quoi alors, la question ?

— Elle a eu une enfance de merde. Sa mère est flippante dans son genre. Tu te souviens de la première fois où on l'a croisée chez Frankie ? Elle m'a carrément plaqué contre le mur. J'ai failli perdre ma virginité sur place, au beau milieu de la cuisine. Ce n'est pas étonnant que Frankie soit réservée.

Matt se souvint que Paige lui avait dit que les garçons faisaient des avances très directes à Frankie, au lycée, convaincus qu'elle était à l'image de sa mère et qu'il y aurait forcément du sexe à la clé.

Telle mère, telle fille.

— Je ne sais pas comment m'y prendre avec elle, admit-il avec un soupir.

— Tu trouveras un moyen. Amener de pauvres créatures blessées à te faire confiance, c'est un peu ta spécialité. Regarde la bestiole détraquée qui te tient lieu d'animal de compagnie.

Matt secoua la tête.

— Tu n'as pas peur de comparer Frankie à un chat de gouttière ? Que tu aies pu attirer des femmes reste pour moi un mystère. Et je comprends encore moins, pour ma sœur.

— Il suffit que je fasse appel au charme naturel dont je suis si amplement pourvu.

Jake bâilla.

— Et, pour le boulot, tu en es où ? reprit-il. Tu ne me

rappelles jamais quand je te laisse un message. On est en phase de rupture, toi et moi ? Tu ne m'aimes plus ?

Matt était trop préoccupé pour sourire.

— Sur le plan pro, c'est un peu la merde. Je suis sur un gros projet et je viens de perdre un acteur clé de mon dispositif.

Ses compétences à lui se situaient du côté du design et de l'aménagement paysager, et le plus gros était fait de ce côté-là. Il leur restait à mettre en place l'éclairage et le mobilier d'extérieur. Trois sièges en rondins étaient prévus et il en avait déjà réalisé un. Son gros problème, c'était du côté de l'aménagement vert, et il ne parviendrait à le résoudre que s'il trouvait quelqu'un pour remplacer Victoria au pied levé.

— Il faut que je recrute une personne avec des compétences équivalentes à celles de Frankie.

Jake hocha les épaules.

— Eh bien, recrute Frankie alors.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pourquoi te casser la tête à trouver quelqu'un *comme* Frankie, alors que tu peux avoir Frankie en personne ? Si elle a les compétences requises, confie-lui le job.

— Elle est déjà super occupée avec Urban Génie.

— Alors sois créatif. Trouve une solution.

Jake s'abîma dans un court silence pensif.

— La meilleure façon d'amener quelqu'un à te faire confiance, c'est de passer le plus de temps possible avec cette personne. Et tu as l'excuse idéale, en plus.

Matt regarda Jake fixement. Mais pourquoi cette solution ne lui avait-elle pas traversé l'esprit plus tôt !

— Il t'arrive, Jake Romano, de ne pas être le pire des amis.

— Je suis le meilleur ami de la planète, tu veux dire.

Tu m'aimes. C'est pour ça qu'on va se marier. Et que nous vivrons heureux ensemble pour toujours.

— Jusqu'à ce que je demande le divorce.

— Tu ne peux pas te permettre de me quitter. On n'a pas signé de contrat de mariage.

SARAH MORGAN

Rendez-vous à Central Park

SI C'EST L'AMOUR INCONDITIONNEL QUE TU CHERCHES,
ADOpte UN CHIEN.

Depuis le désastreux divorce de ses parents, Frankie a un avis arrêté sur l'amour : ce n'est pas pour elle. La vie qu'elle s'est construite à New York, entre son passionnant métier de botaniste et son indéfectible groupe d'amis, lui convient parfaitement. Et si Matt, le frère de sa meilleure amie, est le portrait-robot de l'homme idéal – célibataire, fiable et furieusement sexy –, elle se contente très bien de leur relation platonique. Mais, quand ce dernier décide de briser ce fragile équilibre en lui proposant un rendez-vous, Frankie sait qu'elle a un choix à faire : affronter ses peurs ou laisser l'homme parfait sortir de sa vie.

SÉRIE COUP DE Foudre À MANHATTAN



57.2420.1



HARLEQUIN

www.harlequin.fr

14,90 €

